CRITIQUE, danse. PARIS, Palais Garnier, le 24 septembre 2023. M. MORIN / X. XIN / C. PITE. Ballet de l’Opéra National de Paris.

Nous sommes au **Palais Garnier** pour un programme de danse contemporaine exclusivement féminin ! Au retour du surprenant ballet *The Seasons’ Canon* de **Crystal Pite** se joignent deux créations très fortement attendues : *The Last Call* de **Marion Motin**, chorégraphe venue du monde du hip-hop et de la pop, ainsi que *Horizon* de **Xie Xin**, première chorégraphe chinoise invitée à l’**Opéra national de Paris**. Une rentrée prometteuse du ballet !

Rentrée singulière, plaisirs partagés

Le programme originalement conçu par l’ancienne Directrice de la Danse, **Aurélie Dupont,** a le mérite de montrer, d’emblée, la diversité du répertoire du ballet de l’Opéra. Les trois œuvres font appel au corps de ballet, exclusivement ; les danseurs pour les deux créations ont été, comme d’habitude, sélectionnés par les chorégraphes. Leurs choix correspondent bien aux ambiances qu’elles souhaitent créer pour la somptueuse scène du Palais Garnier. Les langages chorégraphiques ne sont pas en opposition, mais on constate l’immense espace qui sépare les styles de **Marion Motin** et de **Xie Xin**, dans leurs débuts à la « Grande Boutique ». Ce n’est presque pas une distance spatiale, elle est aussi

dimensionnelle en effet. Développons…



The Last Call est un ballet de 30 minutes pour 16 danseurs, sur une excellente conception musicale originale de **Micka Luna**. S'il n'est pas narratif, il n'est pas entièrement abstrait non plus. Marion Motin dit qu'elle aime proposer des univers avec une histoire, bien qu'on n'aille pas forcément la comprendre, l'histoire. Il y a deux personnages nommés, La mort interprété par **Axel Ibot,** tout de noir vêtu, et Le vivant d'**Alexandre Boccara**, en jeans et en marcel. Au tout début du ballet ce dernier vient sur une scène peu éclairée pour répondre l'appel d'une cabine téléphonique d'un autre temps, mais curieusement d'apparence futuriste en même temps. Il a forcément entendu quelque chose de bouleversant, ce qui lui inspire un mini-solo désespéré très expressif, voire expressionniste et torturé, superbement interprété. Nous ne savons pas si la suite est du théâtre dansé ou un enchaînement

de mouvements, parfois, stylisés. Absolument tout est là pour marquer l'auditoire, et c'est franchement et fraîchement cohérent : les impressionnants décors de la chorégraphe, avec la scénographie de **Camille Dugas** ; les surprenantes lumières de **Judith Leray** (mi-futuriste, mi-rétro), les costumes d'**Arthur Avellano** (latex et cuirs, parfois fluo)… C'est une œuvre de grande allure (même si légèrement post-apocalyptique dans les bords), qui met en valeur les physiques des danseurs, avec une musique dont la pulsation constante et évolutive ne peut pas laisser indifférent. Voir nos danseurs préférés s'exprimer dans ce style d'influence urbaine et pop est en soi un spectacle qu'on voit peu, ça fait plaisir, mais c'est fugace. En tout cas par rapport à la danse. Les moments de groupe (presque la totalité) sont intéressants, plus par la maîtrise que par l'abandon, mais nous avons l'impression d'avoir assisté à un enchaînement de mouvements plus ou moins référentiels de la culture pop, un peu de Fosse, un peu de hip-hop, avec un travail des mains qu'on trouve curieux… Chorégraphié modestement, le ballet est néanmoins bien reçu par le public, quelque peu fasciné par la singularité étrangement familière de la création.

Deux salles, deux ambiances

Après un précipité un peu long en raison des différences techniques évidentes des productions vient la création de **Xie Xin**, *Horizon*, pour 9 danseurs, sur une musique originale de **Sylvian Wang**. Le sublime décor signé **Hu Yanjun** (avec les incroyables lumières de **Gao Jie**) est comme un tableau vivant vaporeux, illustrant des cascades de brume infinies et en constante transformation. Xie Xin nous dit que son esthétique « tend » vers l'abstraction, et que cette création parle de « *soleil qui se lève, puis se couche, comme un sentiment*

circulaire ; les gens qui entrent dans nos vies, et puis qui s'en vont… ». Les costumes transparents et flottants de **Li Kun** participent à l'ambiance générale qui a, entre autres, ce mérite insolite d'être à la fois organique et onirique. La chorégraphie est une exploration constante des lignes, plus dans l'aspect d'une matière vivante et fluide que dans une quelconque pureté rigide. L'espace, qui ne change pas vraiment mais qui se transforme devant nos yeux, n'est plus du tout un plateau, et les danseurs, par la force de leur implication et de leurs talents, ne sont presque plus des danseurs. Et pourtant, ils y dansent ! Dans toute cette danse liquide et parfois délicate, des personnalités et des personnes se révèlent, en solo, en duo, en trio, en quatuor, tous ensemble ou non. Comme un songe d'un temps sans fin ni commencement. Dans cette création si spéciale à nos yeux, les danseurs dans leurs interprétations sont à la fois dans l'abandon et dans la rigueur. **Takeru Coste** campe un solo merveilleux où son corps en mouvement se confond avec la brume ; **Marion Gautier de Charnacé** est rayonnante et grave en même temps ; **Nine Seropian** brille d'un brio presque menaçant… Avec les 9 danseurs en mouvement constant, nous n'avons pas vu passer les 30 minutes du ballet ! Ces 9 personnes entrées sur scène discrètement maintenant s'en vont, mais non sans recevoir avant leur départ une avalanche de bravos et d'applaudissements !

Pour clore, le retour attendu de *The Seasons' Canon* de **Crystal Pite** ! Peut-être une des nouvelles œuvres-phares contemporaines de l'Opéra, le ballet est tout aussi saisissant qu'il y a 7 ans ; avec son atmosphère étrange, un aspect tribal transfiguré, ces 54 costumes identiques, curieusement tâchés de turquoise, ces amibes et mille-pattes en mouvement, sur les célèbres *Quatre Saisons* de Vivaldi revisitées par le compositeur **Max Richter.** Logiquement, il n'y a plus le choc esthétique que nous avons eu à la création, mais il y a (et c'est encore mieux) de jolies mises en avant, voire des

améliorations. Nous pensons à l'excellente interprétation de **Laure-Adélaïde Boucaud** et surtout et notamment à celle de **Jack Gasztowtt**, tellement virtuose.

Un programme contemporain pour tous les goûts au final, avec deux créations insolites qui méritent d'être vues et revues, pour différentes raisons. Un moment fort, stupéfiant !

_____

CRITIQUE, danse. PARIS, Palais Garnier, le 24 septembre 2023. M. MORIN / X. XIN / C. PITE. Ballet de l'Opéra National de Paris. A l'affiche du Palais Garnier, jusqu'au 12 octobre 2023. Photos (c) Julien Benhamou.

VIDEO : Extrait de « The Seasons' Canon » de Crystal Pite par le Ballet de l'Opéra National de Paris.

CRITIQUE, festival. LYON, 20ème Biennale de la Danse (TNP), le 27 septembre 2023. « Age of Content » par (LA)HORDE-Ballet national de

Marseille

Ils sont arrivés comme une décharge électrique sur la scène du TNP de Villeurbanne, à la 20ème Biennale de la Danse de Lyon. Avec « *Age of Content* », le collectif (*LA)HORDE*-Ballet national de Marseille (co-dirigé par Marine Brutti, Jonathan Debrouwer et Arthur Harel) signe une œuvre qui agit comme un miroir tendu à notre époque, un miroir qui ne se contente pas de refléter, mais qui transforme, déconstruit et réinvente. Ce spectacle est une vraie expérience, une immersion totale dans le flux incessant de notre ère numérique.

Dès les premiers instants, le ton est donné. La scénographie, d'une esthétique industrielle et épurée, nous plonge dans un univers à la fois familier et déroutant. Au milieu de ce décor minimaliste, un objet trône : une voiture grandeur nature, télécommandée, qui devient le premier actant du spectacle. Ce n'est pas un simple accessoire, c'est un symbole de notre rapport à la technologie, une extension de nos désirs et de nos conflits. Comme le décrit une critique, ce véhicule incarne notre obsession pour les systèmes-objets qui nous dépassent tout en nous servant. Les danseurs et danseuses, vêtus de survêtements fluorescent aux reflets clinquants – une référence assumée aux icônes de la culture *pop* et des réseaux sociaux –, investissent l'espace avec une énergie brute. Ils se battent, s'approprient la voiture, s'y suspendent, s'y allongent dans des poses dignes des tableaux de la Renaissance, mais rejouées à l'ère des *influenceurs*. La chorégraphie est une logique d'optimisation corporelle où chaque geste est exécuté avec une efficacité redoutable, une

précision quasi mécanique.

La structure du spectacle est conçue comme un flux de contenus, une succession de tableaux qui s'enchaînent sans transition, à l'image de notre pratique du *doomscrolling*. Chaque scène est un monde en soi, un fragment de notre réalité virtuelle. Le deuxième tableau est un véritable coup de génie : les danseurs deviennent des avatars, des personnages de jeux vidéo hyperréalistes comme *Grand Theft Auto* ou *Les Sims*. Leurs mouvements, saccadés, répétitifs et parfois bloqués dans des boucles (des « *Glitches* »), sont d'une précision et d'une justesse confondantes. On y voit une exploration fascinante de la porosité entre le corps organique et l'incarnation numérique, une réflexion sur la manière dont les machines et les interfaces modèlent nos gestes les plus intimes.



Plus tard, le spectateur est confronté à une représentation clinique et pourtant captivante de la sexualité en ligne. Ici, *(La)Horde* aborde le sujet sans moralisme ni vulgarité, mais

avec un regard d'anthropologue. Les corps s'emmêlent, s'entrechoquent dans une symphonie de mouvements pelviens qui questionne notre rapport à l'intimité à l'ère du *porno* en ligne. Mais le moment qui marque véritablement les esprits, c'est l'apothéose finale. Sur la musique enivrante et hypnotique de Philip Glass, notamment « *The Grid* », la compagnie entière se lance dans une transe collective. C'est une explosion de couleurs, de sourires figés et de danses virales, un « *TikTok Jazz* » qui condense avec une intelligence jubilatoire la course à la *dopamine* qui caractérise notre époque. Ce final est une véritable comédie musicale de l'ère numérique, où l'on reconnaît des bribes de chorégraphies venues des quatre coins du monde, des *clips* de Lucinda Childs aux danses de Jerôme Robbins, en passant par les *trends* les plus populaires du moment Cette satire brillante est bien plus qu'une simple parodie : c'est une réflexion sur la standardisation des désirs et sur la manière dont les réseaux sociaux nous transforment en une horde, certes, mais une horde connectée par une même énergie vitale…

CRITIQUE, festival. LYON, 20ème Biennale de la Danse (TNP), le 27 septembre 2023. « Age of Content » par (LA)HORDE-Ballet national de Marseille. Crédit photographique (c) Blandine Soulage

CRITIQUE, festival. LYON, 20ème Biennale de la Danse (Maison de la Danse), le 26 septembre 2023. « INK » par Dimitris PAPAIOANNOU

La 20ème Biennale de la Danse de Lyon a vécu une véritable choc esthétique avec la Première française de « *INK*« , le nouveau spectacle du chorégraphe grec Dimitris Papaioannou, une œuvre qui s'impose déjà comme l'un des événements majeurs du festival lyonnais Ce n'est pas un spectacle que l'on regarde : c'est un monde dans lequel on plonge, un univers liquide et charnel où la scène devient le théâtre d'une transformation organique fascinante.

Là où d'autres chorégraphes racontent des histoires, Papaioannou façonne des états. *Ink* débute dans une obscurité presque totale, trouée par quelques rais de lumière qui révèlent des corps en mouvement. On pense aux premières secondes de la création, ce moment suspendu où le vivant émerge du chaos primitif, où le geste naît avant même toute intention narrative. Les interprètes, silhouettes androgynes aux peaux constellées de pigment noir, se fondent et se délient dans une matière qui semble les engloutir et les recréer sans cesse. L'encre qui donne son titre au spectacle n'est pas un simple accessoire : elle devient un personnage à part entière, une substance qui circule, qui salit, qui purifie, qui relie. Les corps s'y frottent, s'y imprègnent,

s’y dissolvent, dans une chorégraphie qui évoque à la fois le rituel primitif et la performance plastique la plus maîtrisée.

La force de *Ink* réside dans sa capacité à maintenir un équilibre précaire entre le sublime et le viscéral. Les tableaux qui se succèdent sont d’une beauté plastique confondante : arrangements de corps aux formes quasi géométriques, jaillissements de matière sombre, tableaux vivants qui semblent tout droit sortis de la peinture baroque ou des estampes japonaises. Papaioannou pousse l’art du cadrage et de la composition jusqu’à l’obsession, créant des images qui restent gravées dans la rétine bien après la fin du spectacle.



Mais cette perfection formelle n’édulcore jamais la puissance charnelle du propos. Les danseurs livrent une performance d’une intensité rare, une présence brute qui rappelle que derrière chaque tableau, il y a de la chair, du souffle, de la sueur, de l’effort. La chorégraphie, fluide et hachée à la

fois, mêle des mouvements amples et organiques à des saccades quasi mécaniques, dans une dialectique du continu et du discontinu qui saisit le spectateur. Papaioannou signe ici ce qu'on peut considérer comme l'une de ses œuvres les plus abouties. On retrouve sa signature – ce mélange unique de théâtre total, d'arts plastiques et de performance physique – mais poussée à un degré de pureté confondant. L'audace de l'entreprise est à la mesure du talent de l'artiste : ce spectacle est une expérience sensorielle totale, qui convoque aussi bien l'intellect que les tripes.

Les spectateurs de la Biennale lyonnaise ont eu le privilège d'assister à la naissance française d'une œuvre qui s'annonce comme un jalon dans l'histoire de la danse contemporaine. Beaucoup sont ressortis de la salle sidérés, imprégnés de cette encre invisible qui continue d'agir, de couler, d'infecter les pensées bien après la sortie. Car *Ink* est une traversée, une plongée dans les profondeurs de la matière et de l'âme humaine. Et c'est sans doute pour cela qu'il marque durablement ceux qui ont eu la chance d'en faire l'expérience.

CRITIQUE, festival. LYON, 20ème Biennale de la Danse (Maison de la Danse), le 26 septembre 2023. « INK » par Dimitris Papaioannou. Crédit photographique (c) Droits réservés

CRITIQUE, danse. PARIS, Théâtre libre, le 14 septembre 2023. XIANZU : Le Pavillon aux pivoines. K.Aiping, S. Xiaming, C. Haiyan, Z. Jingzhi… W. Shudong / S. Lili

« *Faible et de petite vertu, j'ai offensé le Ciel. Les rebelles se sont emparés de ma capitale grâce à la trahison de mes ministres. Honteux de me présenter devant mes ancêtres, je meurs. J'ôte mon bonnet impérial, mes cheveux épars tombent sur mon visage : que les rebelles démembrent mon corps. Mais qu'ils ne fassent point de mal à mon peuple* ! »

C'est avec cette dernière déclaration que Chongzhen, le dernier empereur de la dynastie Ming a mis un terme à son règne et à sa vie le 25 avril 1644. En cédant au désespoir d'avoir perdu le contrôle de son empire, le jeune souverain a clos les quasi trois siècles d'une des dynasties les plus raffinées et glorieuses de la Chine ancienne. Désormais dans la culture populaire, la dynastie Ming s'est achevée d'une manière aussi funeste et dramatique qu'un opéra.

Le jardin des secrets



En occident il est rare d'assister à des grandes pages de l'art opératique chinois et encore moins du monument iconique de l'opéra chuanqi : ***Le Pavillon aux pivoines*** (c. 1598). Véritable spectacle total, il a une durée approximative de 18 heures dans son intégralité. Divisé en trois grandes parties et 56 scènes, *Le Pavillon aux pivoines* a été conçu comme une expérience artistique mêlant toutes les formes d'expression (théâtre, musique, peinture, danse et poésie). Cette merveille a été créé par le « Shakespeare chinois », **Tang Xianzu** (1550 – 1616). Cet intellectuel et homme de lettres de l'ère Ming demeure un des plus prolifiques poètes et dramaturges de la littérature chinoise. Comble des coïncidences, il est décédé la même année que deux autres monuments des lettres : Shakespeare et Cervantes. Il est temps que Xianzu soit davantage connu en Occident.

Pour l'édition 2023 du **Festival de l'Opéra Kun**, la belle scène mythique du **Théâtre Libre** a programmé deux soirées avec quelques scènes de la première partie du *Pavillon aux pivoines*. Cette belle salle de spectacle, outre son histoire récente sous le nom de Comédia, a été le siège d'un célèbre « Caf-conc » puis Music-hall, l'Eldorado où des vedettes de l'envergure de Thérésa ou Paulus ont fait sa gloire. Désormais, sous la direction de Jean-Marc Dumontet, ce beau lieu aux lambris Art Déco, nous propose une expérience unique.

En effet, les sens occidentaux habitués par une forme

d’expression musicale très différente peut être décontenancé. La technique vocale kunqu est surtout placée dans les résonateurs du visage et beaucoup dans la voix de fausset soutenue évidement pour avoir une projection efficace. Or, dès lors que l’on se laisse porter à la fois par l’histoire et le jeu des acteurs-chanteurs, on oublie l’écart culturel et l’on s’y plait à s’émouvoir par la simple expression et la poésie du texte.

Le Pavillon aux pivoines est à la fois une histoire d’amour éternelle et une critique des moeurs. L’héroïne Du Liniang est une jeune dame de la haute société, lettrée et belle, elle demeure dans la maison familiale et se plait à se promener dans le jardin. C’est un soir de printemps, près du Pavillon aux pivoines qu’elle s’assoupit et fait la rencontre du jeune érudit Liu Mengmei. A ce stade de la rencontre, le texte est une cascade d’allusions aux plaisirs sensuels qui rappellent la poésie précieuse du XVIIème siècle en Europe. Du Liniang tombe éperdument amoureuse du bel érudit à tel point qu’elle craint que ce ne soit qu’un rêve d’amour, elle en tombe gravement malade et décède à la fin de la belle saison sous la lueur blafarde d’une lune de pluie. C’est au trépas de la maladie d’amour que la représentation s’est arrêtée, en sachant que dans la deuxième et la troisième partie, le jeune Liu, bien réel, revient au Pavillon et apprend la mort de son aimée, à la fin la rencontre se fera quand cette dernière reviendra à la vie sous forme d’esprit et accompagnera son amoureux pour l’éternité.

Il est des soirs où l’on voudrait que le rideau ne tombe jamais, c’est le cas de cette représentation sublime du *Pavillon aux pivoines*. La musique, les incarnations fabuleuses et débordantes d’émotion du couple principal ont ravit tous nos sens. Dans le rôle de l’héroïne, **Du Liniang,** l’actrice **Kong Aiping** est bouleversante. En sachant que chaque geste est codifié, rien qu’une seule expression de son visage nous permet d’être transis d’extase, d’amour ou de désespoir. Le Liu Mengmei de **Shi Xiaming** nous ravit par une vocalité délicate, fruitée et ciselée. Les rôles plus légers de la servante Chunxiang et de la Mère sont dévolus respectivement à **Cong Haiyan** et **Zhang Jinzhi** qui sont désopilantes et émouvantes à souhait. Nous devons aussi mentionner les autres petits personnages et les incroyables musiciens sous la

direction de **Shan Lili**, leur talent tout entier nous a transporté au coeur des jardins aux mille facettes de ce monde sensuel et onirique de la Renaissance de l'Empire du Milieu.
Pour nous toutes et tous, amoureux de musique et d'opéra, il est temps que nos coeurs et nos esprits voyagent vers ces contrées qui aussi ont compris que l'opéra pouvait exprimer les passions les plus fortes et les sentiments les plus purs.
On retrouve en sortant dans le Paris des boulevards, les bonnes étoiles qui accompagnent sous les arbres parfumés d'un printemps éternel, l'âme amoureuse de la belle Du jusqu'à la fin du temps…

_____

CRITIQUE, opéra. PARIS, Théâtre libre, le 14 septembre 2023. XIANZU : Le Pavillon aux pivoines. K.Aiping, S. Xiaming, C. Haiyan, Z. Jingzhi… W. Shudong / S.Lili. Photos © Shanghai Zhangjun Kunqu Art Center
VIDEO : « Le Pavillon aux pivoines » de Xianzu au Théâtre du Châtelet

---

CRITIQUE, danse. LYON, 20ème Biennale de la Danse (Maison de la Danse), le 11 septembre 2023. « Ukiyo-e » par Sidi Larbi Cherkaoui et le Ballet du Grand Théâtre de Genève

C'est une question qui nous habite tous, en silence, presque chaque jour : comment garder le

cap quand les repères s'effacent ? Si chacun y répond à sa manière, Sidi Larbi Cherkaoui propose, avec *Ukiyo-e*, une piste résolument collective. Pour sa première création à la tête du Ballet du Grand Théâtre de Genève, le chorégraphe belge puise dans l'esthétique des estampes japonaises, ce fameux « *monde flottant* », pour livrer une œuvre d'une formidable densité. Donnée deux jours après le spectacle d'ouverture (« *Mycellium* » par Christos Papadopoulos) de la 20e Biennale de la Danse de Lyon, la pièce a immédiatement capté notre attention par son ambition autant que par sa maîtrise.

Le plateau dévoile un univers visuel renversant : des structures d'escaliers mouvants, gigantesques et légèrement inquiétants, se déplacent, se segmentent, se recomposent sans fin. Ces architectures instables, qui évoquent tour à tour des échafaudages urbains ou des rêves géométriques, imposent aux interprètes une relation au corps et à l'espace d'une exigence folle. On y voit des danseurs gravir des pentes abruptes, s'y agripper, s'y effondrer ou au contraire s'y élever avec une grâce désarmante : un décor qui est à la fois l'adversaire, le partenaire, le miroir d'un monde où tout bouge, où rien ne se fixe.

Face à ce labyrinthe en perpétuel mouvement, les 22 danseurs du **Ballet du Grand-Théâtre de Genève** déploient une palette gestuelle éblouissante. Le langage chorégraphique de **Sidi Larbi Cherkaoui**, fidèle à sa réputation, mêle avec une fluidité hypnotique des influences multiples – lignes épurées de la danse contemporaine, ondulations du *hip-hop*, rigueur presque martiale des arts martiaux, et cette *organicité* si particulière qui fait sa signature. Chaque corps semble

chercher son équilibre, non pas seul, mais dans le rapport à l’autre : on s’attire, on se retient, on se porte, on se lâche. Cette dynamique de groupe, tantôt solidaire, tantôt chaotique, dessine en creux une réflexion puissante sur ce qui nous relie quand tout nous sépare.



La bande-son, elle, ajoute une couche d’émotion vertigineuse. Les cordes – violon, alto, violoncelle – tissent une trame lyrique et vibrante, tandis que les percussions électroniques et les instruments traditionnels japonais, comme le *shinobue* ou le *kokyu*, injectent une énergie tantôt méditative, tantôt presque tribale. Ce dialogue entre l’acoustique et le numérique, entre l’Orient et l’Occident, entre le souffle et le rythme, colle à la peau des danseurs et amplifie chaque geste. Les lumières, jouant avec subtilité sur les ombres portées et les transparences, achèvent de plonger la salle

dans une atmosphère à la fois fragile et grandiose.

Mais ce qui frappe le plus, au-delà de la prouesse technique, c'est l'incroyable respiration de l'ensemble. La pièce alterne des moments d'une douceur presque contemplative – un corps suspendu dans le vide, un duo d'une lenteur infinie – et des explosions collectives d'une énergie brute, où les 22 interprètes semblent pris dans une fièvre commune. On y sent battre un cœur humain, avec ses abîmes et ses élans, ses doutes et ses sursauts. Le « *monde flottant* » n'est pas ici un refuge nostalgique, mais un terrain d'action : on ne dérive pas, on lutte, on s'adapte, on invente.

En refermant cette soirée, on emporte avec soi une sensation étrange : celle d'avoir assisté à un acte de résistance joyeuse. **Sidi Larbi Cherkaoui** nous rappelle que l'incertitude n'est pas une fatalité, mais une matière à danser. Et avec cette troupe époustouflante de générosité et de précision, il transforme l'angoisse en poésie, le chaos en partition, la chute en élan. ***Ukiyo-e*** est pas un ouvrage qui vous prend, vous bouscule, vous soulève. Et l'on en sort, irrésistiblement, plus vivant…



CRITIQUE, danse. LYON, 20ème Biennale de la Danse (Maison de la Danse), le 11 septembre 2023. « Ukiyo-e » par Sidi Larbi Cherkaoui et le Ballet du Grand Théâtre de Genève. Crédit photographique (c) Grégory Batardon

---

CRITIQUE, danse. LYON, 20ème

Biennale de la Danse (Maison de la Danse), le 10 septembre 2023. « Mycellium » par Christos PAPADOPOULOS et le Ballet de l’Opéra national de Lyon

C’est par un souffle d’une radicalité hypnotique que s’est ouverte, le 9 septembre 2023, la 20e Biennale de la Danse de Lyon. À la Maison de la Danse, le Ballet de l’Opéra de Lyon, dirigé par le chorégraphe grec Christos Papadopoulos, a offert – avec son nouvel *opus* « *Mycellium* » – une expérience immersive que le public lyonnais a accueilli par des ovations interrminables.

D’emblée, le plateau se métamorphose en un *magma* fascinant. Surgi de la pénombre, un unique interprète semble flotter, traversant l’espace dans un lent balancement. Il est bientôt rejoint par d’autres, puis par une vingtaine de danseurs, apparaissant comme les cellules d’un même organisme se réveillant à la vie. On pense alors aux algues dans les courants marins, aux gazouillis d’oiseaux ou à la dérive lente d’un iceberg – des images qui ont jalonné le parcours du chorégraphe. Ici, Papadopoulos creuse son sillon avec une cohérence saisissante, puisant son inspiration dans les structures invisibles du vivant.

Le titre de la pièce, « *Mycellium* », désigne ce réseau de

filaments souterrains qui relie les champignons entre eux. Cette toile invisible est magistralement transposée en un langage chorégraphique inédit : une danse minimaliste faite de micro-mouvements, de déhanchés incessants et de décalages rythmiques infimes Les vingt danseurs du **Ballet de l'Opéra de Lyon**, vêtus de costumes noirs et soyeux qui captent la lumière avec une superbe élégance, forment une entité mouvante – et leur cohésion est bluffante. Liés par ce que l'on devine être une « *colle invisible* », ils n'ont de cesse de se frôler, de se séparer, de se reformer, dans une géométrie sans cesse réinventée.

Les tableaux qui se succèdent sont d'une richesse incroyable. On voit le groupe se compacter en une masse menaçante et hypnotique, répétant un geste unique avec une précision d'horloger, porté par la pulsation électrique de la musique de ***Coti-K***. Puis, l'ensemble se fluidifie, s'organise en vagues, rappelant les tentacules d'anémones de mer ou les ondulations de la soie. L'écriture de Papadopoulos, qui ne se contente pas de copier la nature mais en épouse les mécanismes, impose une perception du temps et de l'espace totalement renouvelée. Rien n'est abrupt, tout se développe organiquement à partir d'une impulsion infime, d'un simple ralentissement, créant une transe collective qui happe le spectateur. Les lumières, également somptueuses, sculptent les corps, faisant surgir des ombres et des reflets qui accentuent l'illusion de profondeur.

Au-delà de la prouesse technique, ***Mycellium*** est une œuvre d'une poésie et d'une beauté qui parlent à tous. En célébrant la puissance du geste simple et de l'interconnexion, **Christos Papadopoulos** signe une œuvre majeure, une merveille organique et minimaliste qui prouve une fois encore l'excellence du **Ballet de l'Opéra de Lyon**. Ce spectacle a été moment de grâce pure !…

CRITIQUE, danse. LYON, 20ème Biennale de la Danse (Maison de la Danse), le 10 septembre 2023. « Mycellium » par Christos PAPADOPOULOS et le Ballet de l'Opéra de Lyon. Crédit photographique (c) Droits Réservés

CRITIQUE, danse. BAYONNE, 33ème Festival "Le Temps d'aimer la Danse" (Salle Lauga), le 9 septembre 2023. « On achève bien les chevaux » par Bruno Bouché, Clément Hervieu-Léger, Daniel San Pedro et le Ballet national du Rhin

On sort de la Salle Lauga à Bayonne, ce 9 septembre 2023, comme on émerge d'une transe collective. La 33e édition du festival *Le Temps d'aimer la danse* vient d'accueillir une œuvre qui ne se contente pas de raconter la détresse d'une époque, elle la fait littéralement courir, suer, vaciller et se relever sous nos yeux. L'adaptation

du roman « *On achève bien les chevaux* » d'Horace McCoy par Bruno Bouché, Clément Hervieu-Léger et Daniel San Pedro est une expérience charnelle qui bouscule, épuise et emporte tout sur son passage.

Avec l'ingénieux dispositif scénique, nous voici plongés dans un *hall* de danse des années 30, où des dizaines de couples s'engagent dans une course contre le temps, contre la faim, contre l'oubli. Ce qui frappe ici, c'est le choix audacieux d'une interdisciplinarité véritable, non pas cette simple juxtaposition d'arts si souvent pratiquée, mais bien la création d'un langage commun où danseurs du **Ballet de l'Opéra national du Rhin** et comédiens de la ***Compagnie des Petits Champs*** fusionnent en un seul corps vivant. Le spectateur cherche en vain à distinguer les uns des autres : tous sont habités par la même urgence, le même souffle, la même fragilité.

La scénographie, sobre et immersive, transforme le plateau en une arène où chaque pas devient un acte de survie. Les **trente-deux danseurs et huit comédiens**, accompagnés de **quatre musiciens** jouant en *live,* obéissent à la règle implacable du marathon : quarante-cinq minutes de danse, quinze minutes de repos, et ce jusqu'à l'anéantissement. L'affichage du temps écoulé et des couples encore en lice nous rappelle sans cesse que nous sommes les témoins d'une mécanique aussi fascinante qu'effrayante. Le public, installé aux premières loges, devient tour à tour supporter complice, voyeur gêné, ou otage consentant de ce spectaculaire poussé à son paroxysme. La frontière entre plateau et gradins s'efface, et avec elle, la distinction entre fiction et réalité.

Mais là où le spectacle frappe le plus fort, c'est dans sa manière de faire corps avec le texte de McCoy. Les dialogues, magnifiquement incarnés par des interprètes dont la parole est altérée par l'effort, ne sont jamais plaqués sur la danse. Ils

en naissent. Chaque réplique est arrachée à la fatigue, chaque mot porte la marque d'un corps poussé dans ses retranchements. Cette « *épuisement vrai* » dont parlent les créateurs produit une vérité de sentiment qui saisit les entrailles. On suit avec un mélange d'angoisse et d'admiration les trajectoires de Robert et Gloria, ces figurants de cinéma venus chercher dans ce marathon un improbable salut, croisés avec celles de Sailor, d'Alice ou d'autres âmes en perdition. Leur histoire, celle de cette humanité broyée par la *Grande Dépression,* résonne avec une actualité troublante, comme si la pandémie et ses conséquences pour les artistes trouvaient ici un écho douloureusement juste.



La chorégraphie, résolument contemporaine, puise son énergie dans des références assumées à la puissance brute de Wim Vandekeybus ou à la rigueur de Anne Teresa De Keersmaeker. La

course, notamment lors des fameux *derbys* éliminatoires, devient le moteur d'une recherche chorégraphique fascinante : corps qui tombent, se relèvent, s'épuisent, mais continuent, toujours, d'avancer. Il n'y a pas de virtuosité gratuite ici, seulement des êtres livrés à leurs limites physiques, et c'est dans cette nudité-là que naît la beauté. La musique, tantôt jouée par l'orchestre, tantôt diffusée par un vieux poste de radio, scande cette lutte où le temps semble à la fois s'étirer et s'accélérer.

Au terme de cette heure quarante-cinq sans entracte – un choix qui renforce l'idée d'un voyage sans retour possible – on mesure pleinement ce que Jean-Louis Barrault appelait « *notre commune humanité*« . Le spectacle ne nous offre aucun réconfort facile, aucune issue miraculeuse. Il nous confronte simplement, avec une honnêteté presque insoutenable, à ce qui fait notre condition : la vulnérabilité, le besoin de reconnaissance, l'espoir parfois insensé, et cette capacité à continuer de danser même quand tout semble perdu.

Bruno Bouché, Clément Hervieu-Léger et **Daniel San Pedro** signent là une œuvre majeure, qui redonne au spectacle vivant son sens le plus noble : une expérience de sueur et de larmes, de cris et de chuchotements, où l'artiste se livre sans filet et où le public, pris à partie, ne peut rester indifférent. « *On achève bien les chevaux »* s'avère être un électrochoc dont on ressort lessivé, mais magnifiquement vivant. Le festival *Le Temps d'aimer la danse* aura offert une nouvelle fois une pièce qui, par sa puissance tellurique, restera longtemps gravée dans les mémoires. Une leçon de théâtre, de danse, et d'humanité.



CRITIQUE, danse. BAYONNE, 33ème Festival “Le Temps d’aimer la Danse” (Salle Lauga), le 9 septembre 2023. « On achève bien les chevaux » par Bruno Bouché, Clément Hervieu-Léger et Daniel San Pedro, et la Ballet national du Rhin. Crédit photoraphque (c) Agathe Poupeney

CRITIQUE, danse. BIARRITZ,

33ème Festival “Le Temps d’aimer la Danse”, Gare du Midi, le 8 septembre 2023. FONDAZIONE NAZIONALE DELLA DANZA / ATERBALLETTO : “Yeled” par Eyal Dadon et “Shoot me” par Diego Tortelli.

Pour la 33ème édition du Festival “Le Temps d’aimer la danse”, le chorégraphe Thierry Malandain – à la fois directeur du Malandain Ballet Biarritz et du festival basque – promettais : « *Cette 33ème édition élèvera un temple pour célébrer la vie et partager la danse sous toutes ses formes : en long, en large, en grand, en petit, en chair et en os, en musique, en silence, en intérieur, en extérieur, de côté et d’autre, en gloire, en devenir, en payant, en gratuit, il y en aura pour tous les yeux. En hip hop, en flamenco, en baroque, en contemporain, en ballet ou emballé, il y en aura aussi pour tous les goûts*« . Et la maire de Biarritz Maider Arostéguy de rajouter : “*Le festival constitue un moment privilégié pour célébrer la beauté et la diversité de cet art universel et s’attache à*

***faire aimer avec générosité un panorama chorégraphique varié, universel et cosmopolite. Avec toutefois une spécificité : la place de choix réservée aux grands corps de Ballet*”.**

Et c’est bien le cas avec la soirée d’ouverture qui accueillait et mettait en avant la jeune compagnie de danse italienne **Aterballetto**, constituée de 16 danseurs et basée dans la ville de Reggio, en Emilie-Romagne. La compagnie est venue défendre deux pièces très différentes, d’abord “***Yeled***” chorégraphié par l’israélien **Eyal Dadon**, puis “***Shoot me***” imaginé par le chorégraphe italien **Diego Tortelli**. La première se veut une évocation de l’enfance (“*yeled*” veut dire “*enfant*” en hébreu), et porte un projet dramaturgique sur la nostalgie infantile, sans marquer durablement les esprits. La scénographie est elle-même très spartiate, constituée essentiellement par une petite porte qui sépare passé et présent. L’espace s’ordonne continuellement selon une diagonale qui finit par se dissoudre dans un effet de défilé, renvoyant à l’image d’un défilé de mode d’autrefois. C’est un peu maigre, mais il faut saluer l’excellence de la compagnie, aux déplacements au cordeau, aussi fantastique de manière individuelle que collective.

La seconde pièce, sans être géniale, procure plus de satisfactions, portée par la magnifique musique du groupe “The Spiritualized”, mais aussi par la voix de Jim Morrison déclamant de la poésie. Les dix premières minutes sont jouissives et intenses, par les passages, l’occupation de l’espace, les revendications de présence, la communauté de regards qui se cherchent pour trouver l’unité. Mais malheureusement, les idées s’épuisent vite et la performance pour la performance devient vite l’unique objet de leurs efforts : il n’est alors plus question de chorégraphie mais de format, de calcul et de mesures, sans qu’apparaisse un visage

ou un corps clair et indispensable au milieu de ce groupe (par ailleurs et malgré tout fantastique). Rappelons que, fondée en 1980, la **Fondazione Nazionale della Danza Aterballetto** est la plus importante et la mieux subventionnée d'Italie.

Le festival a encore de belle heures devant lui, et parmi les temps-forts, citons ce soir 13 septembre la Création du duo Héla Fattoumi / Eric Lamoureux ("Tout-Moun") au Théâtre de Bayonne, la "Cendrillon" de Thierry Malandain par le Ballet Nice Méditerranée (les 14&15 à la Gare du Midi), "Mosaïque" par le Malandain Ballet Biarritz les 15, 16 et 17 septembre dans différentes petites villes du Pays Basque, ou encore la venue du Hessisches Staatsballett / Wiesbaden – Darmstadt le samedi 16 septembre (à la Gare du Midi). Il y en a pour tous les goûts lors de la 33ème édition du ***Temps d'aimer la danse*** !

CRITIQUE, Danse. BIARRITZ (33ème Festival de danse "Le Temps d'aimer"), Gare du Midi, le 8 septembre 2023. FONDAZIONE NAZIONALE DELLA DANSA ATERBALLETTO : "Yeled" par Eyal Dadon et "Shoot me" par Diego Tortelli. Photo (c) Caroline de Otero.

VIDEO : Trailer de « *Shoot me* » par Diego Tortelli avec la FND « Aterballetto »

CRITIQUE, danse. GENEVE, Pavillon de la Danse, le 7 septembre 2023. « The Köln Concert » par Trajal HARREL et le Zürich Dance Ensemble

Ce 7 septembre 2023, au Pavillon de la Danse de Genève, ce haut lieu de la création chorégraphique toujours à l'affût des langages les plus audacieux, Trajal Harrell et son *Zürich Dance Ensemble* ont offert une telle parenthèse enchantée avec *The Köln Concert*. Une œuvre qui, bien au-delà du simple spectacle, s'est imposée comme une expérience sensorielle et émotionnelle d'une grande puissance.

L'idée du fameux chorégraphe américain est ici de faire dialoguer sur scène la voix cristalline de **Joni Mitchell** et l'improvisation pianistique légendaire de **Keith Jarrett**, rien de moins ! Quatre chansons de la muse canadienne servent de prologue à l'immense fresque musicale du *Köln Concert*. Et sur ce terrain glissant, où la beauté pourrait sombrer dans le simple exercice de style, Harrell signe un coup de maître. Il n'y a ici aucune tentative de simple illustration, mais une véritable alchimie. Sa chorégraphie, loin de se soumettre à la musique, l'embrasse, la questionne et la révèle, créant des superpositions d'une incroyable intelligence.

Visuellement, le spectacle est un choc esthétique. Les sept interprètes, vêtus de longues robes noires qui évoquent à la

fois une dignité antique et la haute couture la plus radicale, semblent tout droit sortis d'un rêve. Leur présence, à la fois statuaire et fluide, convoque un monde hybride et fascinant. On y croise l'énergie brute et sensuelle du *voguing*, la lenteur méditative du *butô*, la rigueur de la danse postmoderne et jusqu'à l'élégance des attitudes de la statuaire grecque antique. **Trajal Harrell** ne se contente pas de mélanger ; il tisse une toile complexe où chaque geste, chaque pose est une citation, un hommage, une réinvention. Dans un mouvement de pendule hypnotique, il fait tanguer le public, l'immergeant dans un rituel collectif où la frontière entre la représentation et l'incarnation s'efface.



Mais ce qui rend *The Köln Concert* véritablement bouleversant, c'est sa dimension profondément humaine, presque vulnérable. Cette pièce, née dans le contexte si particulier de la pandémie, résonne comme une méditation mélancolique sur la solitude, la perte et le désir de lien. Comme dans un rêve, les danseurs évoluent seuls, souvent sans se toucher, les corps en quête d'une proximité impossible, d'une intimité fantasmée. Cette fragile beauté irradie chaque solo, chaque mouvement, conférant à l'ensemble une solennité poignante. Les « *effondrements* », les élans brisés évoquent avec une acuité

déchirante notre condition post-moderne. C’est un adieu à ce que furent les corps intacts, une ode à la séparation.

Et pourtant, de cette mélancolie naît une beauté inouïe. Le geste, bien que minimal et parfois presque futile dans sa tentative de toucher l’indicible, se teinte d’une grâce singulière qui désarme et captive. On est saisi par cette douceur qui émane de la scène, par cette célébration de la vulnérabilité comme ultime forme de résistance. *The Köln Concert* est une œuvre qui ne se comprend pas avec le mental, mais qui se vit avec le corps tout entier. Il y a une forme de joie pudique, une énergie de renouveau qui émane de ces corps fiers, comme un rappel que la beauté peut naître des cendres. L’humour et l’ironie, toujours présents chez Harrell, agissent comme un baume, maintenant une distance salutaire .

En somme, cette création est un voyage, une invitation à retrouver le chemin de notre propre humanité. **Trajal Harrell** nous emmène aux confins d’une beauté fragile et renversante, offrant une expérience scénique d’une grâce et d’une profondeur qui restera longtemps gravées dans notre mémoire.

CRITIQUE, danse. GENEVE, Pavillon de la Danse, le 7 septembre 2023. « The Köln Concert » par Trajal HARREL et le Zürich Dance Ensemble. Crédit photographique (c) Redo Schmid

CRITIQUE, danse. BARCELONE, Gran Teatre del Liceu, le 26 juillet 2023. « Coppél-i.A » par Jean-Christophe Maillot et Les Ballets de Monte-Carlo

Le 26 juillet 2023, le mythique *Gran Teatre del Liceu de Barcelone* a accueilli une création aussi audacieuse que brillante – *Coppél-i.A* – la dernière révolution chorégraphique de Jean-Christophe Maillot pour Les Ballets de Monte-Carlo. Et quelle révolution ! Loin d'une simple relecture, c'est une véritable métamorphose du ballet romantique *Coppélia* de Léo Delibes qui s'est offerte au public, plongeant avec une intelligence saisissante au cœur des questionnements contemporains sur l'*Intelligence Artificielle* et le transhumanisme.

Jean-Christophe Maillot, chorégraphe-directeur au regard toujours affûté, a su transformer la charmante bluette de 1870 en une œuvre d'une rare profondeur, presque inquiétante. Il délaisse la poupée mécanique du XIXe siècle pour lui substituer un être de lumière et de métal, une humanoïde fascinante, *Coppel-i.A*., qui interroge notre rapport au désir et à la perfection déshumanisée. Cette vision, le chorégraphe la doit en partie à sa nouvelle génération de danseurs, des interprètes à la technique académique solide et au potentiel dramatique exceptionnel, avec lesquels il a su créer ce qu'il

appelle lui-même un « *laboratoire humain extraordinaire* ».

La musique de **Léo Delibes**, réinventée et remixée par son frère **Bertrand Maillot**, prend des accents plus sombres, plus électriques, tout en servant avec une intelligence rare les ressorts dramatiques du ballet. Ce dialogue entre le passé et le futur crée une tension palpable, une musique qui semble parfois « *ouvrir des portes vers d'autres résonances* ». Sur scène, la plastique est d'une beauté glacée et fascinante. Les décors et costumes d'**Aimée Moreni,** d'une blancheur quasi chirurgicale, évoquent à la fois les défilés avant-gardistes et un futur aseptisé. Un immense œil mobile surplombe la scène, symbole de ce regard technologique qui nous épie et interroge notre humanité. Dans cet univers monochrome, les corps se détachent avec une force saisissante. On retient le jeu magnétique de **Matej Urban** en Coppélius, savant fou à la fois génial et pathétique, et l'interprétation renversante de **Lou Beyne** en Coppél-i.A. Son évolution, de la gestuelle saccadée du robot à l'éveil troublant des émotions, est un moment de pur théâtre dansé.

Coppél-i.A. s'avère une véritable expérience : un spectacle total, une œuvre puissante et visionnaire qui confirme, si besoin était, que **Les Ballets de Monte-Carlo** et **Jean-Christophe Maillot** sont plus que jamais à l'avant-garde de la danse mondiale.

CRITIQUE, danse. BARCELONE, Gran Teatre del Liceu, le 26 juillet 2023. « Coppél-i.A. » par J. C. MAILLOT et Les Ballets de Monte-Carlo. Crédit photographique (c) Alice Blangero